

Audet, Noël. 1980. *Quand la voile faseille*, Récit(s). Montréal, L'arbre HMH, 312 p.

André Brochu

Volume 6, Number 2, Winter 1981

Jean-Claude Germain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200272ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200272ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (1981). Review of [Audet, Noël. 1980. *Quand la voile faseille*, Récit(s). Montréal, L'arbre HMH, 312 p.] *Voix et Images*, 6(2), 323–325.
<https://doi.org/10.7202/200272ar>

Quand la voile faseille, Récit(s)

de Noël Audet,

Montréal, L'arbre HMH, 1980, 312 pages.

par André Brochu

Le livre est beau. Une couverture de bon aloi présente un dessin fort hugolien, sur un sujet digne de Rabelais. Il n'y a pas, entre la beuverie gargantuesque et le traitement graphique, mésalliance puisque Hugo, dans son *William Shakespeare*, consacre un long chapitre à celui qu'il appelle le génie du Ventre. Mais le rapport avec Noël Audet, sa Gaspésie et sa vie actuelle d'universitaire montréalais?

Eh bien, le voici. Noël Audet a un petit côté Rabelais. Il est, je l'ai dit, Gaspésien. Un peu plus et il serait Acadien, comme Antonine Maillet qui a publié un ouvrage sur... *Rabelais et l'Acadie* (elle voit, en effet, son pays partout où elle découvre de la bonne humeur, de la bonté et du génie naturel). Noël Audet n'est pas Antonine Maillet, même s'il bénéficie des retombées du Prix Goncourt, lequel a fait admettre qu'on pouvait être le dernier des paysans du monde (comme Gapi) et un homme comme un autre (Sartre se disait tel, lui aussi).

Noël Audet nous livre donc, à quarante ans passés, son premier ouvrage de la maturité et, comme par hasard, il y retrouve toute son enfance, réconciliée avec un goût d'écrire qui lui sera venu dans les villes, loin de la mer et du varech.

Écrire, pour un universitaire, n'est pas facile. Il faut qu'il guette le bon moment: celui où la «voile faseille», comme on dit là-bas; c'est-à-dire celui où on hésite entre le goût de vivre et le goût de mourir.

C'est le moment du passage à la vie mûre (mature, comme disaient les psychologues il y a vingt ans).

C'est celui où l'on découvre que rien ne sert de mourir, il faut écrire à point. Et que tant va l'universitaire à l'Uqam, qu'à la fin il se mouille. Il devient plus critique à l'endroit des idéologies reçues, et les envoie faire un tour du côté du pays où le soleil se lève. L'orient du Québec s'appelle Maria, et son curé se nomme Paradis.

Certes, tout ne va pas pour le mieux dans la Gaspésie des enfances, et l'oncle Arsène, qui a son franc-parler, ne se prive pas d'étriver les notables,

religieux ou laïcs. L'auteur l'aime bien, l'oncle Arsène, car c'était le seul, dans tout le patelin, qui osait dire son fait à tout le monde. Il n'avait pas des manières d'intellectuel, celui-là! Eh bien, «pour être d'équerre avec sa naissance», Audet a dû voler à Arsène un peu de son style, de son bagoût et, surtout, de son goût d'être heureux. Cela produit une écriture railleuse, c'est-à-dire émue et éraillée, les deux ensemble; où l'on parle de gros coups de poings mais sans les mettre sur la gueule: seulement sur les zis... pardon: sur les «i»!

Puis vient, sous la forme d'un second récit, la romantique histoire de Grazie et Laure, les filles du marchand général. Intertextualistes de tous les pays, unissez-vous: qui se souvient d'avoir lu *Graziella*? Eh bien moi, je l'ai lu, à douze ans, et je ne m'en souviens plus. Mais je connais suffisamment Lamartine pour me rappeler qu'il s'agissait d'une jeune Italienne rencontrée au cours d'un voyage, et qu'elle était mignonne, et qu'elle inspirait l'amour à qui de droit. Toutes les adolescentes dont rêve un adolescent de passage, gaspésien ou pas, s'appellent Graziella. Les choses se compliquent quand elles sont deux à se partager un même prénom et le désir d'un même Arsène galopin, ce dernier risque de s'égarer entre les deux coquetteries, l'une étant toujours plus conjugale que l'autre. En fait, Grazie est le contre-diminutif de Graziella, et Laure, celui de Laurette. Leur frère Claude s'est noyé: la voile a trop fasaillé, si je comprends bien l'allégorie qui m'est là racontée. Cela a fait grandir ses sœurs dont le nom, pour s'écourter, n'en a pas moins gagné en pouvoir de mutuelle attraction: naît donc Grazie-et-Laure, une seule femme en deux petites sœurs, l'une étant plus âgée certes, et l'autre plus aguichante. Cette grinçante et belle histoire d'amour sera répercutée jusqu'à la fin du livre, sous des formes diverses. Il y a toujours, d'un côté, la femme aimée, fidèle; et puis les aguicheuses de service, qui doivent faire oublier l'enfance, le frère mort (c'est-à-dire cet enfant qu'on était: «le nez fin, l'œil précis, le cerveau calculateur, un peu cynique déjà» — autoportrait de l'auteur en jeune mort).

Le troisième récit s'intitule «L'Arche de Noé pêle-mêle», que je traduis comme suit: L'Âge de Noël père-mère. Cet âge lâche, c'est celui de l'enfance où les héros sont encore votre père, et où la mère (nous sommes en Gaspésie), loin d'être objet d'admiration, fait plutôt partager la sienne, au futur jeune coq, pour le coq-en-pâte domestique.

C'est tout ce destin de jeune coq, mal lavé de son panache dans les rues de la grande ville, que traîne l'auteur dans «Une simple histoire d'amour», récit qui termine le livre et l'ouvre à jamais sur un vécu douloureux, non suturé et non suturable. Pris entre la femme et la Graziella des enfances, le narrateur ne sait plus où donner du bec. Il fait sonner ses éperons sur le macadam des passions folles, mais n'arrive pas à en finir avec l'image infiniment maternelle et tendre de sa femme, qu'il s'efforce en vain de rendre naturelle et ridicule, comme une mère est naturelle et ridicule, la vôtre, la mienne, celle de tous et chacun. On quitte donc la mère pour connaître l'amour, mais quand l'amour se fait contre la mère, contre l'enfance, contre l'éternelle beauté du monde, la voile fait ce qu'elle peut, elle se ferle et se défait au gré de chaque battement du cœur, elle fait celle qui s'affaisse: on quitte alors la mer pour la terre ferme, celle des maturités. On retrouve la route qui mène à Montréal, à Varennes ou

ailleurs: «Ma route de tempêtes apaisées sans doute. Oui j'ai choisi sans louvoyer, et j'ai franchement mis le cap sur l'unique étoile.» Cette étoile n'est ni la mer ni la terre ferme; ni Grazie ni Laure, ni gazelle ni l'eau: elle est l'écriture, comme de raison.

L'écriture, c'est le beurre sur le pain de cette maudite vie.